

S'INFORMER ET ... RÉFLÉCHIR

**REGARD
D'ESPÉRANCE**

Journal mensuel
(10 fois par an)

Mars 2026
Numéro 401
41^e année

**"HEUREUX LES
BÂTISSEURS DE PAIX..."**
(La Bible)

De la guerre en Ukraine : "c'est Verdun" à la composition de musique de film : "plus de 60..."

Erwan Coïc privilégie l'humanitaire et la famille

- Soutien à l'Ukraine : « Nous faisons partir un camion d'aide tous les 15 jours »
- « L'essentiel est de réaliser sa mission de vie »
- « On a perdu le sens des valeurs, du mérite, de l'engagement »
- Un nouveau projet : « Les concerts de l'espoir » pour financer des orphelinats en Afrique et ailleurs
- Chefs d'entreprise bretons :
« ce sont des bosseurs, des battants »
- De plus en plus difficile d'entreprendre en France...
- « Rien n'est plus important qu'aimer »



**Un entretien
avec Erwan Coïc**

« La vie est fragile mais elle passe vite aussi, et il ne faut pas se tromper : on peut vite se laisser happer par les loisirs, le sport, et toutes sortes d'autres sources d'intérêt qui nous éloignent de notre mission

(Suite page 2)

Erwan Coïc privilégie l'humanitaire et la famille... (Suite de l'interview)



de vie, qui nous font perdre le chemin des petits cailloux blancs... Moi, je l'ai retrouvé en me reconnectant avec Dieu. Avant, j'étais un agnostique militant, j'étais très pro-argent, finance, matérialisme, etc., mais j'ai fait des expériences qui m'ont amené à me « recadrer », à revoir radicalement mes priorités et ma manière de vivre, pour essayer de servir, d'accomplir ce pour quoi je suis venu sur terre... Sinon, je serais avec un cocktail au bord d'une plage tropicale, et je serais très bien ! ...»

Erwan Coïc pourrait en dire long, très long, sur les réalités des conflits, de la

guerre... celle qui sévit actuellement en Ukraine où vit une partie de sa famille, celle qu'il a connue plus jeune, Casque bleu en mission dans l'ex-Yougoslavie, la menace des cyberattaques, lui qui a aussi travaillé dans la sécurité informatique... mais il s'y refuse : « Ce serait sombre, négatif et anxiogène... et tellement de médias le font déjà ». Faisant sien le propos de Mère Teresa quand elle disait : « Je ne suis pas contre la guerre, je suis pour la paix », il explique être « pour le positif » ! Et ce qu'il veut au contraire partager en acceptant cette interview, c'est – au-delà de sa passion pour la musique – son parcours, son expérience de vie : un témoignage vibrant donnant espoir à tous, assurant qu'il est possible de réaliser son chemin de vie, ses rêves, même quand ce n'est pas facile ; il faut juste s'en donner les moyens et ne pas se laisser détourner de ce chemin, parce que comme le dit un proverbe slave : « La vie est un bien perdu pour celui qui ne l'a pas vécue comme il l'aurait voulu » ...

Accueillis dans son impressionnant studio d'enregistrement, nous l'avons écouté, pénétrant à sa suite dans l'univers si particulier où cet autodidacte – en formation permanente – évolue avec brio depuis de nombreuses années...

■ Voudriez-vous vous présenter en quelques mots ?

« J'ai tout juste 51 ans, je suis marié, mon épouse est ukrainienne ; elle est professeur d'arts plastiques. Nous avons trois enfants. J'ai deux activités professionnelles : actuellement directeur du développement dans une entreprise d'énergie près de Marseille, je suis en télétravail, et à côté de cela, je suis compositeur de musique à l'image. Avec plus de 60 films, longs métrages et séries à mon actif, j'en ai cependant un peu fait le tour : le travail de compositeur est souvent solitaire, or j'ai besoin de m'enrichir de la relation avec les autres, je ne suis pas heureux quand je suis tout seul derrière mes claviers trop longtemps... J'envisage donc maintenant une nouvelle étape de cette carrière musicale qui me mènera sur scène, rencontrer le public, tout en me permettant aussi d'exploiter mon catalogue...

L'inertie m'ennuie, surtout celle des personnes qui – en France typiquement – se contentent de faire le minimum ! J'ai de ce fait eu un parcours professionnel assez éclectique : j'ai travaillé de par le monde, une vingtaine d'années dans la finance internationale, puis dans les assurances, la gestion de patrimoine, l'informatique... »

■ Qu'est-ce qui vous a conduit à l'univers de la musique, et plus particulièrement aux musiques de film ?

« J'ai toujours voulu faire de la musique. Quand j'avais 12 ans, le chanteur Daniel Balavoine a vraiment été pour moi une révélation, notamment dans sa manière d'utiliser les synthétiseurs, et à partir de ce moment, j'ai décidé d'en faire mon métier... J'ai acheté un premier synthétiseur, puis un second à 16 ans avec les économies acquises en travaillant dans les champs à ramasser des pommes de terre et autres betteraves... J'ai ensuite travaillé dans le sud de la France pour "Infocom", une école qui formait les jeunes à la publicité... A 23-24 ans je suis parti aux États-Unis vivre de la musique. De retour en France, j'ai continué à en faire mais à titre amateur, pas professionnel. Ce n'est qu'en 2012 – quand âgé de 37 ans et à la tête d'un cabinet de gestion de patrimoine qui fonctionnait bien, mon assistante de direction m'a suggéré que le temps était peut-être venu pour moi de revenir à mes premiers amours en me consacrant tout à nouveau à la musique – que l'aventure a débuté... Grâce à son aide, j'ai rapidement commencé à y construire cette carrière. Nous avons pris des contacts, réalisé un premier film, puis un deuxième...

En 2013, j'ai eu la chance de rencontrer l'un des plus grands compositeurs de musique de film qui a marqué le cinéma par ses compositions iconiques : Hans Zimmer ! J'étais lancé !

Et en 2017, c'est aussi Arnold Schwarzenegger dont j'ai croisé le chemin...

Il faut toujours se dire que c'est possible, dans tout ce que l'on fait. « If you can dream it, you can do it ! » (Si tu peux le rêver, tu peux le faire !), disait Walt Disney, c'est inscrit au mur dans la chambre de ma fille ; et c'est vrai : si on peut le rêver, on peut le faire, mais il faut s'en donner les moyens, c'est du travail ! Il faut y croire, et quand vous êtes prêt, il faut y aller, puis être opiniâtre ; personnellement, j'ai vraiment beaucoup, beaucoup travaillé !

Maintenant, je pourrais faire davantage, mais il y a aussi la famille, qui pour moi est le socle de tout : je veux consacrer du temps pour être auprès de mon épouse, de mes enfants... Ils passent avant tout, même la musique ! »

■ Comment crée-t-on une ambiance par la musique ? Qu'est-ce qui vous permet de transmettre une émotion ?

« Je me positionne comme un spectateur et je me demande ce que j'aimerais entendre...

Je lis le film sans a priori, plusieurs fois ; j'essaie de le ressentir, d'en comprendre le rythme, la dynamique, le message, et j'y mets des codes de couleur à différents endroits selon ce que je sens.

Mais nous ne sommes pas totalement libres, il faut tenir compte des souhaits du réalisateur et réussir à communiquer avec lui, le comprendre, parfois tâtonner, faire des essais, des propositions, recommencer...

Aujourd'hui, je suis un peu lassé de cette musique d'illustration, des scènes de violence, de courses-poursuites... J'ai plutôt envie de

(Suite page 3)

(Suite de l'interview)

travailler où l'on peut vraiment laisser s'exprimer la musique. Et je l'ai trouvé dans les documentaires, dans la réalisation d'ambiances sonores pour livres audios ; j'aspire à ce genre de musique où il se passe quelque chose émotionnellement, où tout un message transparait ; dans les films, c'est de plus en plus rare.

Je fais des conférences sur la musique de film : avant, les mélodies étaient très présentes, mais depuis la vague musicale débutée au début des années 2000, elles le sont de moins en moins. Aujourd'hui, c'est plus de la puissance, de l'impact et des effets sonores... Et il en est de même pour l'image : on ne laisse pas le temps au temps, ni à l'émotion dans un film. C'est dommage !

Quand parfois un film est un peu plus lent, avec une belle musique mélodique, ça pose, vous êtes immergé... et vous vous en souvenez, cette musique vous reste en tête.

Mais ce sont des métiers où il y a de l'ego...

Et nous compositeurs, il nous faut rester mesurés pour ne pas supplanter l'image, ni prendre la place du réalisateur, toujours savoir s'adapter, en veillant à ne pas froisser sa susceptibilité parce que c'est son film, pas le nôtre.... Beaucoup de réalisateurs – inconsciemment peut-être – ne veulent pas qu'on leur « mange » l'image par la musique..., par une musique dont on parlerait davantage que du film lui-même en sortant du cinéma... »

■ **Vous êtes donc à la fois musicien et compositeur, travaillez-vous majoritairement seul ou en collaboration avec d'autres musiciens ?**

« Je travaille seul, parce que la musique de film, notamment la musique avec des ordinateurs, c'est très compliqué. C'est vraiment une discipline très spécifique : tout est millimétré à l'image, il faut en permanence la suivre ou l'anticiper... C'est un exercice à part !

Il peut m'arriver de travailler avec d'autres personnes et cela m'arrivera de plus en plus, parce que sur le nouveau projet que je développe, pour la partie scénique je veux qu'il y ait des artistes qui interviennent : violoncellistes, flûtistes, guitaristes... Mais au départ les budgets ne le permettront pas, je les aurai en virtuel sur des écrans.

Je joue ce que je peux avec mes deux mains, le reste je l'enregistre. C'est parfois jusqu'à 200 pistes : je ne peux pas jouer 200 instruments à la fois ! Joués au clavier, ils sont maintenant très réalistes et cela permet de gagner tellement de temps ! De plus, à l'ordinateur, on peut tout retoucher sans avoir besoin de rejouer ; modifier la vitesse d'une note, la longueur, etc. »

■ **Travaillez-vous à partir de vidéos ou assistez-vous aux tournages ? Quels sont vos interlocuteurs : producteur, metteur en scène, acteurs, techniciens du son... ? Avez-vous un cahier des charges strict ou une grande liberté d'action et d'imagination ?**

« Je vais sur les tournages. C'est l'ambiance du plateau qui m'intéresse, rencontrer des humains, voir comment ils travaillent. J'ai par exemple passé du temps, pendant une semaine de tournage, dans la roulotte de Michael Madsen et William Baldwin à échanger avec eux, comme parfois avec d'autres acteurs exceptionnels ! Ce sont des superstars, mais je les ai vus répéter, répéter des scènes toute la journée, de nuit, dans toutes sortes de conditions, sans broncher ; et d'une simplicité, d'une gentillesse !

Le travail des techniciens aussi est admirable ! De tournage en tournage, l'intermittence entre-temps : ce n'est pas une vie facile !

Le compositeur est appelé le troisième auteur, parce qu'effectivement d'un point de vue juridique, un film a trois auteurs : le réalisateur, le scénariste et le compositeur.

Il nous faut donc beaucoup dialoguer, et la liberté d'action qui nous est laissée est très variable selon les réalisateurs. Certains sont très exigeants ; mais j'aime autant qu'ils soient motivés, sachant exactement ce qu'ils veulent ; c'est souvent eux qui ont raison, et c'est leur film ! Ce qui ne m'empêche pas de me « braquer » avec eux pour être bien certain de leur choix. S'ils le confirment ainsi, cela prouve que leur film est mûri, réfléchi et qu'ils ne changeront pas d'avis en cours de réalisation – ou à la fin – comme cela m'est déjà arrivé !

Et si le réalisateur ne donne pas pleine liberté au compositeur, c'est aussi qu'en fait, tout est cadré : derrière se trouve une industrie, il y a des standards à respecter... Quand je fais une musique pour un documentaire, ma proposition passe par un comité d'écoute et de vision avant d'être validée... »

■ **Vous avez d'autres « cordes à votre arc », et s'il est peut-être difficile de vivre de cette activité, vous êtes également à la tête d'autres entreprises... pouvez-vous nous en dire davantage ?**

« Je suis gourmand de la vie, j'ai toujours eu envie de vivre plein d'expériences intéressantes, j'essaie d'en découvrir un maximum dans le temps de vie qui m'est imparti ; le temps passe vite, plus encore quand on prend de l'âge...

J'ai eu plusieurs fois des propositions pour m'installer à Los Angeles,



La ville close de Concarneau défie les siècles

mais j'ai fait le choix de privilégier la vie de famille, pour protéger mon épouse, mes enfants jusqu'à ce qu'ils aient grandi...

Et pour leur assurer une certaine stabilité, il m'a paru important de garder une autre activité professionnelle à côté de la musique. De plus, je ne pense pas que l'on puisse faire de la bonne musique si l'on ne vit pas des émotions en dehors, qu'elles soient positives ou négatives...

Aujourd'hui, en vivant en dehors, je nourris ma musique aussi, c'est très important pour moi ! Actuellement je n'ai plus d'entreprise, mais j'ai été cadre dans le domaine de la finance, de l'informatique et de la communication digitale. J'ai œuvré dans l'humanitaire également, à Madagascar plus particulièrement ; j'ai aussi travaillé dans le domaine des forêts en Amérique centrale, notamment au Costa Rica. J'y ai acheté des milliers d'hectares avec des investisseurs que je connaissais et je sourçais ces terrains – anciennes terres bovines pour les États-Unis – afin d'y replanter de la forêt...

Maintenant, dans une nouvelle étape de ma carrière musicale, je vais devenir « entrepreneur de spectacle » : producteur de concerts, je serai mon propre commercial, mon propre musicien et mon propre ingénieur du son ! Et je vais surtout enfin pouvoir faire la musique qui me ressemble, qui me plaît : l'exprimer, l'enregistrer et la transmettre à d'autres !

Je me lance parallèlement dans la formation pour compositeurs de musiques de films : les manager, les aider à comprendre le métier, le fonctionnement des financements, à présenter un dossier pour décrocher des contrats, savoir gérer toute cette relation avec ce milieu particulier... Comment prospecter, rencontrer des réalisateurs... Ils sont souvent plus artistes que commerciaux ! Ayant la double casquette et étant un des rares compositeurs français à avoir une carrière internationale, j'ai acquis un savoir-faire qui me permet d'écrire une méthode que je vais filmer puis proposer... »

■ **Votre épouse étant ukrainienne, vous êtes un observateur privilégié du conflit en Ukraine. Comment le vivez-vous ? Parvenez-vous à avoir facilement des nouvelles de vos proches et amis ?**

« Oui, nous parvenons à avoir des nouvelles parce que les réseaux, internet, les téléphones fonctionnent, heureusement !

(Suite page 4)

Erwan Coïc privilégie l'humanitaire et la famille... (Suite de l'interview)

Nous nous sommes tout de suite portés volontaires pour héberger des familles à la sortie de l'Ukraine. Une dame, qui depuis est retournée là-bas parce que son mari y était resté, nous a expliqué qu'un missile était tombé à 10 mètres de chez eux, sur un jardin d'enfants, provoquant un trou immense et la mort de 14 d'entre eux...

Nous avons aussi reçu des enfants qui, avant d'arriver, avaient vu à Marioupol des cadavres le long des routes... Ce n'est pas de la mise en scène ! Pas plus qu'à Boutcha : je connais des personnes qui étaient sur place et en témoignent ...

C'est terrible ce qui leur arrive, mais comme hélas dans bien d'autres endroits du monde où la guerre sévit aussi, mais dont on ne parle pas !

Et personne ne fait en sorte de vraiment régler le problème... S'il y avait eu une réelle volonté, ce serait déjà fait depuis longtemps ! C'est un business : pour la Russie, pour l'Europe...

Poutine convoite les riches terres arables, les milliards d'euros que représentent les terres noires de l'est de l'Europe et tous les minerais. Il va investir un milliard dans la guerre, mais en récupérer 12 : le calcul est vite fait ! Peu lui importe d'envoyer des gens « à l'abattoir ». Ils ont même mis en place un visa selon lequel vous devez maintenant d'abord faire six mois de front en tant que Français avant de devenir russe !

Pour moi, entre messieurs Trump, Macron et tous les autres, c'est juste du business, la mafia... Je n'ai confiance en personne, si ce n'est en Zelensky ! Je l'ai rencontré deux semaines avant son élection : il m'a fait une très bonne impression, j'ai été frappé par sa grande simplicité. Mon épouse qui habitait la même ville que lui et ses parents au centre-est du pays, sait que, contrairement à tout ce qui peut se dire, ils n'ont pas changé de lieu ni de train de vie...

Et aujourd'hui, c'est lui qui tient le pays : s'il n'était pas là, il s'effondrerait ! Et il a pourtant

tout à perdre à faire ce qu'il fait. C'est facile de l'accuser de corruption, de paradis fiscaux, etc. « Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage. » : c'est vieux comme le monde ! Il n'a rien à gagner à être président. Et peu de monde envie réellement sa place : lui, son épouse, leurs enfants n'ont plus de vie commune depuis quatre ans ; ils sont menacés tout le temps. Ils ont connu je ne sais combien de tentatives d'assassinat sur eux, sur leur famille... »

■ Qu'en est-il de la situation « sur place » pour les habitants ? Qu'est-ce qui vous frappe ou vous marque le plus ?

« Les conditions de vie sont extrêmement difficiles. C'est très compliqué : tout est rationné ; ils manquent de tout, d'eau, d'électricité (ils n'en ont en moyenne que deux heures par jour). Les salaires et les retraites, pour ceux qui en ont, sont très bas et pourtant tout est cher, parce qu'il s'agit

(Suite page 6)

Erwan Coïc privilégie l'humanitaire et la famille... (Suite de l'interview)

essentiellement de produits importés.

Nous envoyons de l'argent, régulièrement des colis pour les aider ; un camion chargé part tous les quinze jours de Quimper. Que pouvons-nous faire de plus ? Je leur ai proposé de venir ici, mais ils ne partiront pas, parce que quelqu'un qui part laisse toujours quelqu'un derrière lui... C'est une chaîne, en fait !

Ils ont une force de caractère tout à fait exceptionnelle et le patriotisme chevillé au corps : ils mourraient pour leur pays.

Quand on voit des hommes comme Klitschko, le maire de Kiev, qui est un ancien boxeur professionnel champion du monde : ils ont tout à perdre à s'exposer. Comme tous ces tennismen ou autres, revenus de l'international pour aller se battre au front, malgré leurs belles carrières...

Si nous avions la guerre sur le territoire français, nous nous ferions rapidement battre à plate couture ! Pendant la Seconde Guerre mondiale, les tanks allemands ont vite pris le dessus... Cela fait quatre ans que les Ukrainiens résistent avec très peu de moyens, ils ont été hyper créatifs pour s'en sortir... Je suis impressionné !

J'en ai vu des peuples, j'ai connu 33 pays, mais ils ont quelque chose que je n'ai pas retrouvé ailleurs... C'est un peuple exceptionnel et quand on va là-bas, on croit que ce sont des gens comme nous, mais ils sont différents : ce sont des Slaves...

Ce n'est pas du tout la même mentalité, le même fonctionnement. Le système de valeurs est beaucoup plus ancré, beaucoup plus profond, peut-être un peu comme dans la France des années 60... Tout le monde n'y est pas blanc comme neige, évidemment, mais c'est vraiment un peuple qui gagne à être connu.

Je savais qu'ils étaient volontaires et travailleurs ; et quand je m'étais rendu la première fois dans la ville de Kiev, j'avais aussi senti une énergie particulière, un peu comme celle que l'on ressent à New-York... Beaucoup sont vraiment brillants, intelligents. Et Zelensky a aussi mis à la tête du pays des jeunes issus de la tech. Ils viennent de réussir à priver les Russes de toute une partie de leurs drones en faisant déconnecter leurs antennes Starlink ; pour cela le jeune ministre de l'Armée a directement contacté Elon Musk qui a accepté de coopérer. Il leur a demandé de lui communiquer leurs propres numéros de série, pour couper tous les autres : dès lors, les drones que pilotaient les Russes par internet ne pouvaient plus fonctionner... »

■ Vous vous êtes rapidement mobilisé dès le début pour médiatiser le conflit et apporter de l'aide à l'Ukraine, pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

« Ce conflit m'a tout de suite beaucoup touché ! Mais c'est un sujet très clivant sur lequel en marquant ma position je me suis fait – comme je m'y attendais – beaucoup attaquer...

Outre l'aide matérielle apportée, j'ai lancé le projet d'un album réalisé avec des artistes qui voudraient bien se mobiliser pour soutenir le peuple ukrainien. Beaucoup ont répondu à l'appel proposant chacun un titre, et « Peace will come » (« la paix viendra ») est sorti, distribué dans plus de 200 pays... La vente des albums, les téléchargements ont apporté leur contribution, le monde des téléchargeurs nous n'avions pas les moyens de faire autant de publicité que nous aurions voulu, c'est une question de marketing !

Certains médias se sont emparés du sujet, sur le plan local mais aussi national comme France Info ou BFM où j'ai été invité...

Avec l'aide d'un bon réalisateur nous en avons aussi tourné un clip ; et nous ne savons pas comment, il est rapidement parvenu sur le front en Ukraine. Les soldats se le passaient de téléphone portable en téléphone portable. L'oncle de ma femme qui était sur le front – volontaire, il y est malheureusement mort depuis – nous l'avait confirmé en disant que cela leur faisait plaisir et leur apportait un peu de réconfort : trois minutes qui leur rappelaient qu'ils n'étaient pas seuls dans l'obscurité, l'on pensait à eux... Parce qu'il faut se rendre compte de ce qu'ils vivent : des nuits entières frigorifiées dans un trou plein d'eau avec leurs fusils... c'est Verdu !

Ce que l'on a fait, ce que l'on peut faire pour eux, c'est peu... mais c'est déjà ça ! »

■ Voyageant à travers le monde en diverses circonstances, vous avez découvert des endroits et vécu des sensations exceptionnelles, été confronté aussi à de difficiles réalités... Quelles leçons principales en avez-vous tiré ?

« J'ai vraiment souhaité sortir des sentiers battus, faire des expériences enrichissantes, apprendre... J'ai ainsi vécu de grands moments : seul dans la jungle au milieu du Costa Rica une machette à la main pour me frayer le chemin, ou à cheval à travers les rios... sur les pistes de Madagascar en taxi-brousse aussi ! J'ai également fait de la plongée en Floride, avec des gros requins tigrés qui passaient sous moi, dans l'océan australien de nuit sur la barrière de corail... ou toujours là-bas dans le désert sacré d'Uluru en descendant vers Ayers Rock, sans la moindre lumière, observé le spectacle grandiose de la voie lactée... On est émerveillé, on se reconnecte avec l'univers... Ressentir de telles émotions, vivre de telles expériences – acceptant d'être parfois réellement confronté au danger – donne un prix, une saveur à la vie que l'on sent alors si fragile...

Elle est fragile mais elle passe vite aussi, et il ne faut pas se tromper : on peut vite se laisser happer par les loisirs, le sport, et toutes sortes d'autres sources d'intérêt qui nous éloignent de notre mission de vie, qui nous font perdre le chemin des petits cailloux blancs... Moi, je l'ai retrouvé en me reconnectant avec Dieu. Avant, j'étais un agnostique militant, j'étais très pro-argent, finance, matérialisme, etc., mais j'ai fait des expériences qui m'ont amené à me « recadrer », à revoir radicalement mes priorités et ma manière de vivre, pour essayer de servir, d'accomplir ce pour quoi je suis venu sur terre... Sinon, je serais avec un cocktail au bord d'une plage tropicale, et je serais très bien ! Mais non, l'idée – comme pour chaque être humain – est de réaliser sa mission de vie ; et c'est quelque chose qui est très occulté aujourd'hui, parce que l'on est parasité, détourné par tellement d'autres choses dans la voie de la facilité, de la satisfaction personnelle...

Et cette notion de valeur qui construit des hommes et des femmes, est de moins en moins présente dans notre culture française, c'est triste ! Je pense que l'on a perdu ce sens des valeurs, du mérite, de l'engagement... J'essaie pour ma part de le transmettre à mes enfants.

Et sur ce chemin pas toujours facile, face à une déconvenue : mettons-nous les genoux à terre, nous effondrons-nous ou nous relevons-nous ? Allons-nous abandonner les autres, leur marcher dessus pour y arriver ? C'est le choix de chacun...

Et quand je vois les contextes de vie, les handicaps de certaines personnes et ce qu'elles sont capables de faire ! Je me dis que je n'ai pas le droit de baisser les bras ni de me plaindre ! »

■ Vous avez dirigé un certain nombre d'entreprises en parallèle de cette activité de musique très spécialisée notamment en lien avec le cinéma... pourquoi avoir choisi « le bout du monde », et vous être installé au Cap Sizun ?

« J'ai longtemps vécu sur la Côte d'Azur ; c'était très bien, mais j'en avais fait le tour... J'avais envie de revenir sur ma terre familiale, me reconnecter avec mes origines. J'ai dans un premier temps travaillé pour une compagnie d'assurance. Puis trois ans plus tard, j'avais une trentaine d'années, 35 ans, je me suis installé à mon compte en gestion de patrimoine. Je gagnais vraiment beaucoup d'argent, cela a été mon moteur un temps, j'avais aussi montré ma valeur dans mon travail, j'étais très demandé ; mais à un moment donné, tout cela a perdu de sa saveur pour moi...

C'est alors que je me suis à nouveau intéressé à la musique, envisageant de mener en parallèle ces deux activités. Le projet est monté en puissance, je travaillais pour de gros films qui sortaient à l'international... puis en 2020 est arrivé le Covid qui a « rebattu les cartes ». Cela m'a fait beaucoup réfléchir. J'ai vu le comportement de l'État par rapport aux gens, certaines déclarations d'Emmanuel Macron, et tout ce qui n'allait pas... J'ai voulu sortir de ce système-là, ne surtout pas le cautionner. J'ai aussi eu des problèmes de santé qui m'ont fait prendre le sens des priorités. Même si je devais gagner moins d'argent,

(Suite page 8)

(Suite de l'interview)

j'assurerais pour ma retraite en continuant à travailler, mais j'allais développer un nouveau projet, tant que j'en avais encore la force et le temps... Et depuis j'avance dans cette voie : un concept qui s'appelle « Les concerts de l'espoir », en faveur des enfants, notamment à Madagascar, l'île Maurice, la Réunion ou des pays d'Afrique... Dans l'idée, je vais aller faire ces concerts là-bas l'hiver dans des hôtels locaux ou autres, pour financer des orphelinats ; et d'autres ici ou ailleurs en Europe, l'été pour vivre. Je l'ai déjà fait et cela m'a apporté plus que je ne leur ai donné !

J'ai été très sensible à la démarche d'un couple de retraités que j'ai vu dans un documentaire : partis en Asie il y a quelques années, ils y ont vu des enfants chercher à se nourrir sur les décharges et cela leur a été insupportable ! Ils ont décidé de lever des fonds, de monter une association sur place pour scolariser ces enfants. Grâce à eux, des milliers d'entre eux sont maintenant sortis de la pauvreté, vont à l'école, etc. Cela n'a pas de prix !

Je suis prêt à donner ma maison... Dès que mes enfants sont grands, je n'ai plus aucun besoin : un petit ordinateur portable, un clavier et je fais de la musique ! Nous ne resterons pas forcément ici... J'ai commencé à vendre des choses et on continuera : on se démunirait pour être plus léger, plus mobile. Plus vous possédez de choses, plus vous avez de problèmes ; moins vous en possédez, moins vous avez de problèmes et donc plus vous avez de temps, et plus vous pouvez vous consacrer aux autres !

J'ai envie d'aller là où mon action aura le plus d'impact. Dans des endroits où les enfants ont un autre système de valeurs que le nôtre. Ici, il y a tout à portée de main, mais ils ne le prennent pas ! Il faut aller là où ils n'ont pas tout. Je me rappelle ces documentaires où les enfants faisaient deux heures de marche le matin, pour aller à l'école, et encore le soir pour en revenir... J'ai moi-même vécu une partie de mon enfance en Côte d'Ivoire, j'allais à l'école dans la savane, je voyais au marché, sur les étals plus de mouches que de viande à vendre... Avec rien du tout, on peut faire beaucoup dans ces pays-là !

Dans quatre ou cinq ans, quand j'aurai bien mis au point ces concerts, je commencerai à financer des orphelinats ou autres... Mon épouse, qui est quelqu'un d'extraordinaire, adhère au projet et mes enfants aussi veulent m'aider... »

■ Vous qui êtes en relation avec des gens de cultures et de lieux si différents, quel regard portez-vous sur la Bretagne ? Quels sont à vos yeux ses atouts et ses faiblesses ?

« J'ai beaucoup d'admiration pour des chefs d'entreprise bretons qui se battent. J'en côtoie : ce sont vraiment des bosseurs, des battants !

Mais l'on est enclavé mentalement. Quand je vois ailleurs, l'Asie par exemple : ils sont d'une ouverture en termes de développement, de dynamique, qui est sans commune mesure avec le reste du monde ! Peut-être un peu la Californie... Et j'aimerais que l'on ait un peu cet esprit de Silicon Valley en Bretagne ! Certes cette envie d'entreprendre, de créer, existe mais le problème, c'est que l'État n'en donne absolument pas les moyens... Je connais beaucoup de chefs d'entreprise qui partent. Il n'est plus possible d'entreprendre ici !

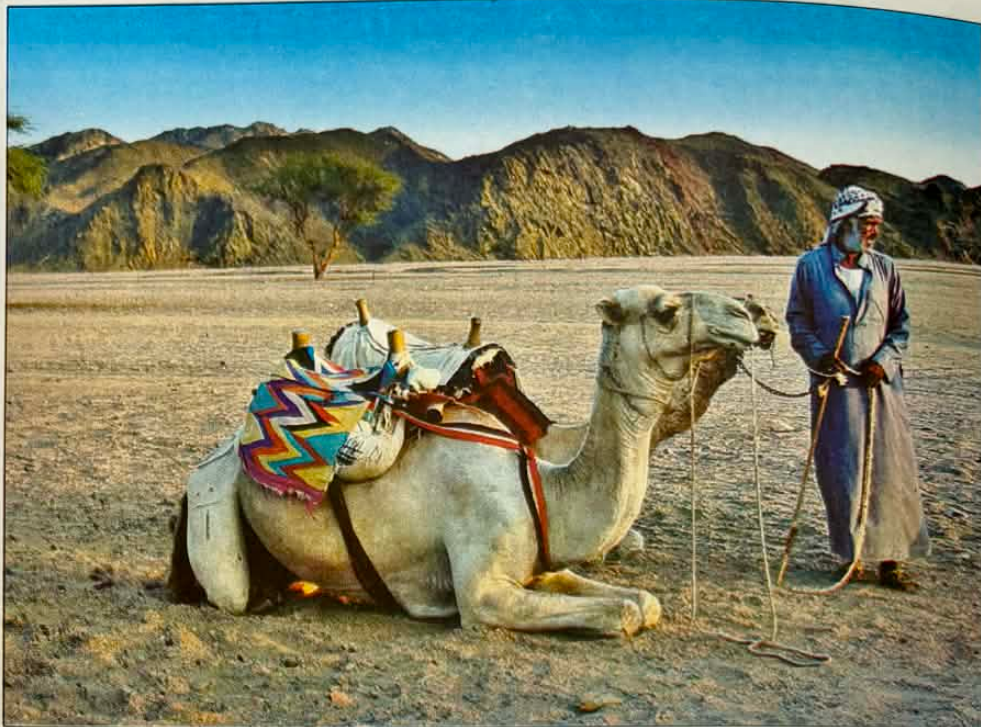
Je vais prendre l'exemple du professeur Petit dans les années 70 : il crée les fusées supersoniques qui volent dans la stratosphère, etc. Il va proposer son brevet, en France tout le monde lui rit au nez. Et maintenant, le brevet est russe ! Et aujourd'hui, leurs armes nucléaires sont portées par ce genre de missiles qui vont hyper vite partout ; les Coréens ont aussi cette technologie...

Et en France, l'on continue à traiter de cette façon beaucoup de nos sachants... qui s'en vont !

Aujourd'hui, ce sont les entrepreneurs qui font tourner la France. Sans entrepreneurs, il n'y a pas d'argent. L'époque de Jean Valjean, des Misérables et de la lutte des classes est révolue, il est temps de changer de mentalité !

Il existe en France un ascenseur social qui fonctionne, il s'appelle l'école : il faut s'en servir ! Nous avons besoin de gens qui vont de l'avant !

L'on vit sur nos acquis, c'est une erreur. On regarde nos vieux bâtiments haussmanniens, la Tour Eiffel et l'on se croit bons, on dit que la France, c'est beau... mais c'était il y a 200 ans ! Qu'a-t-on fait depuis : les chercheurs s'en vont, les entrepreneurs aussi, confrontés à un



Un bédouin dans le désert du Sinaï...

empilement de règles administratives toujours plus complexes et des taxes plus élevées...

La Bretagne est incarnée par ce peuple valeureux – que l'on retrouve d'ailleurs un peu partout à travers le monde – et par ces chefs d'entreprise créatifs, pleins d'idées, qui continuent de se battre malgré tout, essayant de faire « bouger les choses » alors qu'excentrés, tout est plus compliqué pour eux... Ils mériteraient d'être soutenus et non entravés !

Et avec le changement climatique, dans quelques années, le climat de la Bretagne, pour l'instant plutôt une faiblesse, va devenir un atout : presque subtropical, il va la transformer en un endroit de vie idéal, luxuriant, etc., il faut la développer, la préparer ! »

■ En résumé, avec un peu de recul, qu'est-ce qui vous apparaît le plus important dans la vie ?

« Rien n'est plus important qu'aimer. L'amour est la plus grande richesse du monde ; et tout repose là-dessus : si on s'aime les uns les autres, on n'a plus besoin de se disputer. C'est pour moi, le plus grand message !

Alors déjà : il faut couper la télé, toute la violence, tout ce qui est négatif et cultive l'agressivité...

Personnellement, je m'écarte aussi un peu du monde du cinéma, parce qu'il s'y trouve des choses qui ne me plaisent pas...

Il faut que les gens se remettent à s'écouter, s'aimer, se dire qu'ils font partie d'un tout, dans un projet commun, pour aller de l'avant et laisser de la place à l'amour sous toutes ses formes : prendre soin des autres, pas seulement dans son clan, sa famille ; prendre soin des autres en général. Pour moi c'est un besoin vital, je m'en nourris : si je ne le fais pas, je suis malheureux...

Il ne suffit pas de le dire, il faut des actes. Les hommes ne sont pas ce qu'ils pensent ou ce qu'ils disent, ils sont ce qu'ils font. Ce sont les actes qui démontrent si vous êtes sur le chemin de l'amour ou pas.

Que faisons-nous en fait pour les autres aujourd'hui ? Dans sa famille, auprès de ses amis, dans son entourage plus large, des gens que l'on ne connaît pas... Peut-être avez-vous vu il y a quelques années, le film tiré d'une histoire vraie où un jeune garçon donne quelque chose à quelqu'un en disant : « Tu ferais la même chose pour quelqu'un d'autre », et c'était devenu une véritable chaîne aux États-Unis... C'est un peu génial et c'est comme cela que je le vois : en fait, il faut initier le mouvement, et si chacun fait un petit pas dans sa vie, cela change le monde ! Nous avons collectivement le pouvoir de changer le monde par l'amour, en allant vers l'autre. Être plus forts ensemble. La vie, c'est cela, on est là pour aimer. Le reste, c'est futile ! J'ai souvent eu l'occasion de le constater.

En vivant cette notion de bienveillance, le monde irait beaucoup mieux...

Il est triste de voir tant de gens léthargiques ; ils vont se réveiller un jour, trop tard... Qu'auront-ils fait de leur vie ?

Le poète Lamartine ne disait-il pas que l'on n'a pas vécu tant que l'on n'a pas aimé ? »

(Entretien recueilli par Gaëlle Le Floch)

